



QUARTIER SAINT-JACQUES

ET LA CHAUSSÉE D'ANTIN

CHAPITRE XVI.

Ce sont là deux extrémités de la grande ville; deux extrémités aussi de la vie sociale, que vous pouvez toucher en moins d'une heure. Et déjà vous demandez peut-être ce qu'il y a de si important et de si mystérieux dans ce noir et boueux

quartier qui descend par des rues étroites, vers la vieille île des Parisiens, pour qu'on l'oppose de toute sa tristesse, de toute son obscurité, à la ville des élus, au brillant séjour du luxe et de l'opulence. Serait-ce parce qu'il y végète une population indigente, vouée à de pénibles travaux, à de grossières industries, dont une partie va cherchant ce butin de la borne et du ruisseau qu'un réveil matinal disputé au balayage officiel; qui s'entasse, maigre, pâle, malade, en des réduits fétides où elle reçoit et communique des principes de mort? Serait-ce encore parce qu'au sommet de sa colline, la charité toujours chaste et respectable, même dans ses prévoyances les moins pudiques, a fondé des asiles où elle recueille le vice sous toutes ses formes et avec tous ses accidens, soit qu'il arrive hideux et défiguré, puni par ses propres excès, soit qu'il se présente sous la protection d'un intérêt plus touchant, venant offrir à la vie des produits que la société peut, sans fiction, adopter comme les siens? Serait-ce enfin parce que depuis peu, à l'extrémité de ce long faubourg, lorsqu'il est permis de croire que Paris dort encore, que ses journaux ne l'ont pas averti ou que

d'autres soins ont détourné son attention, la vindicte publique, cette puissance qui se vante d'aller le front levé et d'effrayer le crime par l'exemple du châtement, se hasarde parfois à redresser sans bruit sa machine dans un lieu désert, et consomme à la sourdine, comme un malfaiteur tremblant d'être surpris, cette œuvre de destruction qu'elle ne veut pas perdre et qu'elle n'ose pas avouer?

Tout cela, sans doute, a son prix, et nous serait aisément matière de quelques pages bien triviales, bien livides ou bien atroces. Mais déjà notre littérature regorge de moralistes qui ramassent la vérité au crochet, de poètes qui s'inspirent aux tortures de l'hôpital et de romanciers qui se pourvoient chez le bourreau. Il n'y a donc pas là de quoi recommander à notre observation le quartier Saint-Jacques, nous qui avons peut-être découvert quelque chose des infirmités, des plaies honteuses et des misères cachées sous le riant manteau de notre civilisation, mais qui pensons que ces révélations ne conviennent pas aux simples fantaisies de l'écrivain, aux jeux frivoles de l'esprit, et que l'autorité d'un but utile

n'est pas de trop pour les rendre tout à fait innocentes. Ce que nous chercherons dans le quartier Saint-Jacques, ce sera, si vous le voulez bien, cette ancienne destination qu'il a conservée pendant plusieurs siècles, et dans laquelle il s'est maintenu jusqu'à nos jours, malgré tous les déplacements de ce remue-ménage continuel que nous appelons régénération ou progrès; ce seront ses écoles, ses étudiants, rassemblés dans le même espace de terrain qui s'appelait autrefois l'Université, et autour duquel le roi Philippe-Auguste, partant pour la terre-sainte, ordonna qu'il serait fait une enceinte de murs, de portes et de tourelles, afin d'y enfermer la colonie savante que le voisinage de Notre-Dame ne pouvait plus contenir. Alors déjà disait-on « qu'il s'y » trouvait un nombre de jeunes gens aspirant à » la science, tel qu'on n'en avait jamais vu au- » tant dans Athènes ou en Égypte, attirés à » Paris, moins encore par l'agrément du lieu » et l'abondance de toutes les commodités de la » vie, que par la singulière liberté dont ils jouis- » saient sous le patronage royal. » Aussi était-ce un bon et digne roi que ce Philippe-Auguste, aimant les écoliers d'autant plus franchement

qu'il ne leur devait rien de sa couronne! C'était lui qui ne voulait pas qu'on leur fit violence; qui condamnait à garder prison toute sa vie un prévôt de Paris, pour avoir marché contre eux en compagnie de gens d'armes; qui faisait promettre aux bourgeois sous la foi du serment, chose sérieuse à cette époque, de ne pas détourner le visage quand un laïque insulterait un écolier, mais bien d'appréhender au corps le coupable; qui défendait à tous officiers de justice d'arrêter un étudiant pour crime; et qui, pour mieux assurer l'exécution de son ordonnance donnée en 1200 à Béthizy, commandait au prévôt et au peuple de Paris d'en jurer solennellement l'observation en présence de la jeune république. Il faut convenir que le droit divin avait de bons momens.

Jamais il n'y eut de temps plus heureux pour la jeunesse à la fois studieuse et remuante, double application de son activité, dont elle n'a pas entièrement perdu l'habitude. Au moindre démêlé qu'elle avait avec les bourgeois, ses maîtres prenaient hautement son parti, et la puissance de Rome accourait à son secours. La

fermeture des classes était une menace qui mettait incontinent la ville en émoi, qui en dépeuplait tout un quartier, qui répandait la désolation chez les hôteliers, les marchands de vin et les libraires, qui laissait aussitôt tous les malades sans médecins; c'était le coup d'état de la résistance. Aussi ne s'avisait-on pas de pousser à bout la milice des écoles. La police armée, son ennemie naturelle, se voyait souvent réduite à demander pardon, quand par malheur elle avait été la plus forte. Ses officiers, ou faisaient amende honorable pieds nus et la torche à la main, ou bien allaient jusques dans Avignon chercher l'absolution du pape, pour quelques méfaits de leur charge à l'encontre des écoliers. Le pouvoir même des favoris se trouvait mal de s'être engagé contre eux, et la place où avait été la maison d'un grand-chambellan de France, sous Charles VI, resta nue et déserte pendant toute la durée d'un siècle, en souvenir d'une offense commise par ses serviteurs. L'histoire nous apprend encore qu'un prévôt, ayant fait pendre trop à la hâte deux écoliers qui le méritaient bien, fut obligé d'aller lui-même les détacher du gibet, que là il baisa les deux cadavres à la bou-

che, pour ensuite les enterrer avec grandes cérémonies et marques de repentir. « C'est » qu'alors, comme le dit un contemporain, » l'Université avait grande puissance, tellement » que, quand ses disciples mettaient la main à » la besogne, il fallait qu'ils en vinsent à bout; » et se voulaient mêler du gouvernement du » roi et de toutes choses. »

Or, c'est toujours dans ce quartier où les écoliers d'autrefois étaient retranchés « comme » dans leur donjon et forteresse, » que chaque année, au mois de novembre, en cette triste saison qui nous ramène, avec les brouillards, les délibérations politiques, les débats judiciaires et les cours des quatre Facultés, on voit arriver des départemens, munis de grande espérance et de léger bagage, fraîchement libérés de la rhétorique ou ravivés par le loisir des vacances, des corps nombreux d'étudiants, venant chercher à Paris la fortune de la science; trouvant leur logis, non plus dans ces collèges hospitaliers que de pieux fondateurs avaient établis pour leurs devanciers, mais dans les cellules étroites de ces maisons délabrées où l'industrie locative a pendu

des écriteaux. Notez bien que je parle ici seulement de ceux qui nous sont envoyés par le coche ou par la diligence, apportant, dans ce monde nouveau qui s'ouvre devant eux, toute la naïveté de leur étonnement et toute la vivacité de leurs illusions. L'étudiant indigène, domicilié, est d'une nature différente et se mêle rarement avec eux. Une expérience précoce a depuis longtemps éteint en lui les joies ardentes de la première liberté, lui a ravi d'avance ces émotions, ces surprises, ces étourdissemens qui saisissent une jeune imagination, si mauvais que soit son gîte, lorsqu'à ses regards se déploie le spectacle d'une grande ville en mouvement, avec sa multitude immense, son bruit, son éclat et ses plaisirs. Le Parisien, enfant gâté de la vie mondaine, ne connaît rien de ces jouissances; il ne sait rien non plus des privations et des ennuis au prix desquels on les achète. De la maison paternelle où il trouve toutes ses aises, où il reçoit tous les soins de sa famille, il vient une fois par jour, visiteur dédaigneux et le plus souvent retardataire, prendre sa place sur ces bancs qu'il trouve fort durs, et qu'un cardinal, réformateur de la discipline classique, avait proscrits

jadis, comme une infraction aux règles de l'humilité. On le reconnaît de loin à sa mise plus correcte et qui n'a pas le négligé du voisinage, à son isolement au milieu des groupes où glapit l'attractif accent de la province natale. Il recueillera, sans doute aussi bien qu'un autre, les leçons du professeur, et, comme il n'y sera pas fort assidu, il se fera sans beaucoup de peine la provision de science nécessaire pour obtenir successivement ses trois ou quatre diplômes en parchemin; car le propre du Parisien est une merveilleuse facilité de succès médiocres. Mais il n'aura pas vécu la vie de l'étudiant. Il n'aura jamais pénétré dans les détours de ces rues si sombres et si maussades où s'abrite, chaque soir, le troupeau des diverses écoles; il n'aura pas risqué de perdre, à la porte de sa maison qui s'ouvre lentement, cette chaleur bienfaisante empruntée au foyer banal du cabinet littéraire; il n'aura pas gravi le raide escalier dont le temps a inégalement échelonné les marches et mutilé la rampe massive; il ne se sera pas enfermé dans une mansarde tellement resserrée que l'absence du mobilier s'y fait à peine sentir; il n'aura pas su ce qu'il y avait de luxe et de longues ressour-

ces dans une modique mesure de bois, dont la scie a multiplié les morceaux. Et les veillées d'hiver continuées sous la couverture, et les maigres repas qui démentent la promesse de l'affiche, la distribution ménagère d'un mince revenu, l'art de se créer un peu de superflu en retranchant quelque chose du nécessaire, de transiger avec les besoins pour goûter de temps en temps la friandise d'un caprice, toute cette pratique de patience, d'expédiens et d'économie, exercée de bonne heure, à l'âge de la plus grande insouciance, voilà ce qu'il n'aura jamais éprouvé. Aussi comme il aura moins souffert, il osera moins. Car c'est presque toujours à ce régime d'éducation rigoureuse que l'âme gagne quelque énergie; et si vous trouvez parfois un talent heureusement formé, mais empreint d'une certaine mollesse, qui manque surtout de hardiesse et de vigueur, soyez sûr qu'il n'a pas respiré l'air du pays latin.

C'est ainsi, en effet, qu'on le nomme ce vieux quartier peuplé de misère et de science; où se trouvent rassemblés, par un mélange bizarre, l'espoir et le rebut de la civilisation; où la même

rue entend se croiser des dissertations sur la propriété des mots et des disputes qui se passent de grammaire pour exprimer leurs passions; où l'on parle toutes les langues depuis celle d'Homère, dont l'harmonie fut révélée en ces lieux mêmes à Guillaume Budé par Angelo Tifernas, jusqu'à l'idiôme grossièrement pittoresque des querelles populaires. Mais partout le latin domine, et c'est de lui que la conquête commune a reçu son nom; le latin qui argumente en théologie, qui décide en droit, qui définit en médecine, qui commente en littérature, et dont les mathématiques ont seules appris à se passer. Du Petit-Pont jusqu'à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, du carrefour Bussy aux fossés Saint-Victor, il semble que l'érudition vous pénètre par tous les sens. Car les pierres aussi ont de l'histoire à raconter. Les maçons de notre époque, aidés comme ils l'étaient par une révolution, n'ont pu assez démolir et construire assez, pour qu'il ne reste pas quelques vestiges des antiquités sans nombre dont cette partie de la ville était remplie et qui gardent le témoignage des temps passés. Dans la rue de la Harpe, une voûte conservée de l'ancien palais des Thermes, reportera vos